



Nadine Passim

1,2,3 en 1

Ainsi passaient les jours
L'histoire du fils de Malika

Isidore

romans

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Nadine Passim

1,2,3 en 1

Ainsi passaient les jours

L'histoire du fils de Malika

Isidore

romans

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-0299-7**

© *Nadine Passim*

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Nadine Passim

**Ainsi
passaient
les jours**

roman

viens rêver en mon jardin

Nadine Passim

**Ainsi
passaient
les jours**

roman

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Titres en préparation:

L'histoire du fils de Malika.

Les péripéties de la vie de Farid à la
recherche de sa personnalité.

Gély du Jaoul.

La révolte des croquants du Rouergue et du
Ségala en 1643.

Isidore.

Notre facteur, un drôle de phénomène.

L'espérance de lendemain.

Les rêves de Lucien à la recherche d'un travail.

Secouons nos souvenirs.

Les rêves d'un retraité, Louis veut refaire sa vie.

La vie un grand tourbillon.

Un bonheur n'arrive jamais seul.
Ah ! enfin, on va pouvoir travailler sérieusement.

Rêvons ensemble
Nadine Passim

Autoédition

La Fouillade 12270

E-mail : nadine.passim@gmail.com

Ainsi passaient les jours.

*Entre les vallées
du Tarn et de l'Aveyron,
sur le Lévézou et le Ségala,
on trouvait beaucoup
de terres pauvres.*

Cela faisait deux mois qu'il n'était pas tombé une goutte d'eau. Une chaleur lourde montait de la terre, et les ruisseaux, presque secs, s'écoulaient doucement entre les pierres. Par traits rapides, voletaient des demoiselles bleues aux ailes brillantes. L'herbe devenait rare. Une brise légère s'amusa à remuer les feuilles des arbres. Les grillons chantaient.

Par un chemin de terre sentant le foin coupé et la bouse de vache. Sur son vieux vélo, Charlou pédalait et transpirait en revenant de Vezins, un village traversé par un ruisseau, passant sous des petits ponts de pierres. Comme partout, on trouve une église, une place avec des marronniers et deux bistros. Les hommes viennent prendre un verre de vin, échanger les nouvelles du pays, parler des ennuis, des catastrophes, des souvenirs, et aussi, boire et rire un bon coup.

Vezins se trouve à dix minutes du mas de Cabrit, la ferme du père Combe. Les bâtiments sont en pierres de couleur gris ocré, les murs, que les rayons du soleil patinent avec des reflets dorés, sont montés au sable, à la chaux et à la terre. La maison principale, d'un étage, a une toiture en lauzes et quatre fenêtres mansardées. On accède à l'entrée de la salle par un escalier, fait de belles pierres d'un seul tenant. Dessous le perron, une voûte protège la porte de la cave. Et bien sûr, il y a un pigeonnier, dont la beauté est un signe de richesse.

En angle de la maison, sur la droite, il y a la bergerie. Du côté gauche, par une grande porte cochère à quatre battants de bois s'ouvrant sur la cour. On entre dans l'étable, où se trouve une vingtaine de vaches de la race d'Aubrac, de couleur rousse et aux yeux cernés de blanc.

Les terres sont constituées d'une cinquantaine d'hectares, dont vingt de bonnes pâtures, où trois ruisseaux d'eau vive coulent en serpentant, et vont bientôt se réunir pour former le Viaur.

Par le chemin de Vezins, Charlou parvint derrière la ferme, ouvrit une petite porte et passa par l'étable pour arriver dans sa pièce aux murs blanchâtres. Une fenêtre donnait un peu de lumière, et la nuit, il s'éclairait avec une lampe à pétrole. Des cloisons faites de grosses planches mal jointes, en hiver, avaient l'avantage de laisser passer la chaleur du bétail. Une caisse en bois remplie de paille, et un sac en toile bourré de feuilles de maïs, lui servaient de lit.

Dans un coffre, Charlou entassait ses affaires : le costume noir du mariage de son père, un feutre poilu, de vieilles photos, des cannes. Et aussi, enveloppée dans du papier journal, la lampe de vie, qu'il avait laissé éteindre à la mort de ses parents.

Un escalier en bois permettait d'accéder au pailler, servant aussi à conserver les tresses d'ails et les oignons, que l'on accrochait aux poutres par touffes. Par une fenêtre, avec une poulie et une corde, on montait le fourrage. De là-haut, Charlou garnissait les râteliers de l'étable, en faisant passer le foin par des trappes

Au plafond de sa pièce, enroulée autour d'une barre de bois, de la saucisse pendait. Charlou en décrocha un pli, s'assit, d'un coup sec ouvrit son couteau sur le bord de la table et se coupa une tranche de pain. Puis, tout en croquant une cèbe (oignon), il sortit dans la cour et se planta au milieu, observant le chien qui dormait sur un vieux sac. Mais, dès qu'il fit un pas en direction des champs, Tango en quelques bons le rattrapa et lui fit fête. Charlou, tout en le caressant, prit une badine dans l'angle du grand porche et s'écria :

- Va chercher les vaches !

Le chien fila à toute vitesse, contourna le champ et, doucement, ramena le troupeau en direction de la ferme. Charlou ouvrit le grillage laissant un passage de deux mètres dans une haie naturelle, et attendit le troupeau pour guider les bêtes vers l'étable. Tango, fier de son travail, jeta un regard complice à son maître.

Charlou attacha les vaches aux râteliers, où un peu de fourrage permettait que les bêtes soient occupées pendant la traite. Puis, il tira un seau d'eau à la citerne, rinça une selha (seau à traire), s'assit sur le tabouret à trois pieds, dont l'emplacement des fesses était creusé dans le bois, et commença à traire.

Cela faisait plus d'une heure, que Charlou pressait sur les pis, quand, un bruit venant du chemin attira son attention. La petite porte s'ouvrit et Bernat, le fils d'un fermier de Vezins, s'écria :

- Charlou ! Dalet a disparu !

- Disparu ? Avec sa gueule de Gripet (lutin), il doit être apparenté avec le diable !

- Ne dis pas ça. Justement, on m'a dit que l'autre nuit, des dracs invisibles (petits génies malicieux) faisaient du chahut.

- Ou alors, peut-être bien qu'il avait encore chargé la mule ?

- Pas plus que d'habitude... Mais il serait préférable que nous allions retrouver les autres, dit Bernat.

- Quand on est ensorcelé, il faut mettre sa veste à l'envers, et se signer. Comme ça, tout s'arrange, affirma Charlou.